

CÉCILE COULON
UNE BÊTE AU
PARADIS



L'ICONOCLASTE
ROMAN

De chaque côté de la route étroite qui serpente entre des champs d'un vert épais, un vert d'orage et d'herbe, des fleurs, énormes, aux couleurs pâles, aux tiges vacillantes, des fleurs poussent en toute saison. Elles bordent ce ruban de goudron jusqu'au chemin où un pieu de bois surmonté d'un écriteau indique :

VOUS ÊTES ARRIVÉS AU PARADIS

En contrebas, le chemin, troué de flaques brunes, débouche sur une large cour : un rectangle de terre battue aux angles légèrement arrondis, mangé par l'ivraie. La grange est strictement tenue. Devant, un tracteur et une petite voiture bleue sont rangés là

et nettoyés régulièrement. De l'autre côté de la cour, des poules, des oies, un coq et trois canards entrent et sortent d'un cabanon en longueur percé d'ouvertures basses. Du grain blond couvre le sol. Le poulailler donne sur une pente raide bordée par un ru que l'été assèche chaque année. À l'horizon, les Bas-Champs sont balayés par le vent, la surface du Sombre-Étang dans son renforcement de fougères frissonne de hérons et de grenouilles.

Au centre de la cour, un arbre centenaire, aux branches assez hautes pour y pendre un homme ou un pneu, arrose de son ombre le sol, si bien qu'en automne, lorsque Blanche sort de la maison pour faire le tour du domaine, la quantité de feuilles mortes et la profondeur du rouge qui les habille lui donnent l'impression d'avancer sur une terre qui aurait saigné toute la nuit. Elle passe le poulailler, passe la grange, passe le chien, peut-être le douzième, le treizième qu'elle ait connu ici – d'ailleurs il n'a pas de nom, il s'appelle « le Chien », comme les autres avant lui –, elle trotte jusqu'à la fosse à cochons, un cercle de planches avec une porte battante fermée par un loquet que

le froid coince, l'hiver. Là le sol est tanné, il a été piétiné pendant des années puis laissé à l'abandon sans qu'aucun pied, qu'aucune patte ne le foule.

Dans la fosse, si vaste pour un lieu qui n'accueille plus d'animaux, dans la fosse, Blanche se tient droite, malgré les quatre-vingts années qui alourdissent sa poitrine, balafrent son visage et transforment ses doigts en bâtons cassés.

La fosse est vide mais en son centre gît un bouquet de ces fleurs qui bordent le ruban de goudron menant au Paradis. Certaines ont déjà fané, d'autres – comme Blanche – sont sur le point de perdre leurs dernières couleurs. C'est un petit bouquet de campagne dans un grand cercle terreux. Les épaules chargées d'un gilet rouge, d'un rouge plus vif que celui des feuilles mortes sous l'arbre à pendaisons, elle bascule, s'agenouille devant ce petit bouquet qu'un enfant aurait pu composer pour sa première communion et en retire les tiges brunes qu'elle jette, d'un geste étonnamment vif, presque violent. Puis elle sort de la poche de ce gilet rouge, d'un rouge plus vif que le sang du Paradis, quelques fleurs encore jeunes, sur

lesquelles elle souffle très doucement avant de les déposer avec les autres. Elle se tient là, prostrée devant ce petit bouquet de campagne, si joli au milieu de cette fosse que sa grand-mère, Émilienne, a fait creuser pour ses cochons. C'était il y a longtemps. Elle se souvient de tout.

Car si aucun animal n'habite plus cette arène de planches et de terre, une bête s'y recueille chaque matin.

Blanche.